

De Mallinckrodt (1821-1874)

(Suite et fin)

Le charme ne dura pas longtemps, et la guerre franco-prussienne n'était pas encore terminée, que les catholiques constatèrent l'existence d'un empire purement protestant, avide « d'exterminer la grande prostituée de Rome. » Prussien fanatique, mais catholique ardent, Mallinckrodt n'hésita pas une seconde. Il accepta la lutte qu'on lui imposait, et se prit corps à corps avec le chancelier de fer. « Nous n'attaquons ni la Constitution ni l'Etat, répondait-il à ceux qui le traitaient d'ennemi de l'Empire, nous ne faisons que défendre les droits de l'Eglise. »

Ce qu'il fallait avant tout, c'était l'organisation de l'armée catholique, qui n'était groupée, ni au Reichstag ni au Landtag prussien. Ils avaient vécu jusque-là dans une sécurité presque complète. L'école était chrétienne, le clergé, régulier et séculier, était libre, respecté et honoré. Rien n'était attaqué sur le terrain politique, il n'y avait rien à défendre. Aussi, la plupart des députés catholiques s'étaient enrôlés dans les différents partis politiques, et de là le danger au moment de l'assaut.

Mallinckrodt se mit donc immédiatement à l'œuvre pour organiser son armée. Avec l'aide de ses amis, il prépara un manifeste qui servit de programme aux électeurs. Il était des plus simples. On ne devait voter que pour les candidats qui s'engageaient à entrer dans la fraction catholique et à en adopter les principes. Le peuple catholique eût l'intelligence de la situation et fit son devoir. Aux élections de 1891, il envoya 67 représentants à la Chambre, et ce nombre fut presque doublé lorsque la persécution religieuse fut en pleine floraison.

Le 27 mars, le Centre—car c'est le nom que prit le nouveau parti—affirma son existence en publiant son programme : *Justitia fundamentum regnorum*. Cette épigraphe, inscrite en tête du document, était un avertissement et une leçon.

A cette époque, Mallinckrodt, bien que le plus jeune, était déjà l'âme du Centre. Ses collègues ne s'étaient pas trompés en lui accordant leur pleine confiance. Il fut à la hauteur de la tâche, et sut faire du Centre une phalange invincible, sans peur et sans reproche, comme les trois cents guerriers de Gédéon.

Ce n'était pas chose aisée que cette organisation. Beaucoup pensent que le Centre est un tout composé d'éléments absolument homogènes. Ils sont dans l'erreur. Dans ce parti, il y a des divergences d'opinions très prononcées, même des antagonismes de race et de caste. Il compte des démocrates et des féodaux, des particularistes et des unitaires, des Prussiens et des Allemands du Sud, des économistes qui sont aux antipodes. Comment amener la cohésion, faire régner l'harmonie et la discipline dans un corps aussi bariolé ? Poser le problème, c'est en faire comprendre la difficulté. Mallinckrodt parvint cependant à le résoudre.

Sa devise : Pour la vérité, le droit et la liberté, fut adoptée par les députés du Centre, qui s'engageaient à défendre ces trois grandes choses. De plus, bien que la condition ne fut pas explicitement formulée dans les statuts du parti, Mallinckrodt exigeait que ses soldats fussent sans peur et sans reproche.

Sans peur ! cela va de soi. Sans reproche ! cela était indispensable pour